

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

LES CRIMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Nous avons donné dans notre avant-dernier numéro un résumé du rapport sur les atrocités dont se sont rendues coupables en France les armées allemandes. Nous commençons aujourd'hui la publication intégrale de ce document historique, œuvre impartiale et accablante due à la commission « chargée de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens ».

SEINE-ET-MARNE

A Chauconin, les Allemands ont mis le feu à cinq maisons d'habitation et à six bâtiments d'exploitation agricole, à l'aide de grenades qu'ils jetaient sur les toits, et de bâtons de résine qu'ils plaçaient sous les portes. Au sieur Lagrange, qui lui demandait la raison de pareils actes, un officier répondit simplement : « C'est la guerre » ; puis il enjoignit à cet homme de lui indiquer l'emplacement d'une propriété connue sous le nom de ferme Profit. Quelques instants après, les bâtiments de cette ferme étaient en flammes.

A Congis, une troupe ennemie s'appropriait à brûler une vingtaine de maisons dans lesquelles elle avait jeté de la paille et répandu du pétrole, quand l'arrivée d'un détachement français l'empêcha d'exécuter ce projet.

A Penchard, où trois maisons ont été incendiées, la dame Marius René a vu un soldat muni d'une torche qui, engagée dans son ceinturon, paraissait faire partie de son équipement.

A Barey, un officier et un soldat ont pénétré dans la mairie et, après avoir pris toutes les couvertures de l'instituteur, ont mis le feu à la salle des archives.

A Douy-la-Ramée, les Allemands ont incendié un moulin sur la situation duquel ils avaient demandé des renseignements dans les environs. Un ouvrier âgé de soixante-six ans faillit être précipité dans le brasier. En se débattant violemment et en se cramponnant à un mur, il put éviter le sort dont il était menacé. Enfin, à **Courtacon**, l'ennemi, après avoir exigé que les habitants lui fournissent des allumettes et des fagots, a arrosé de pétrole un grand nombre de maisons et allumé l'incendie. Le village, dont une grande partie est en ruines, présente un aspect lamentable.

A côté de ces attentats contre les propriétés nous avons eu à relever en Seine-et-Marne plusieurs actes graves contre les personnes.

Au commencement de septembre, un cavalier allemand se présenta un jour, vers cinq heures de l'après-midi, chez le sieur Laforest, à **May-en-Multien**, et lui demanda à boire. Celui-ci s'empressa d'aller tirer du vin à son tonneau, mais le soldat, mécontent sans doute de n'être pas servi assez vite, déchargea son fusil sur la femme de son hôte, qui fut grièvement blessée. Conduite à Lizy-sur-Ourcq, M^{me} Laforest y reçut les soins d'un médecin allemand et dut subir l'amputation du bras gauche. Elle est morte récemment à l'hôpital de Meaux.

Le 8 septembre, dix-huit habitants de **Varreddes**, parmi lesquels se trouvait le curé, ont été arrêtés sans motif et emmenés par l'ennemi. Trois d'entre eux ont pu s'évader. Aucun des autres n'était encore revenu le 30 septembre, jour de notre transport. D'après les renseignements recueillis, trois de ces hommes auraient été massacrés. En tout cas, la mort de l'un des plus âgés, le sieur Jourdain, vieillard de soixante-treize ans, est certaine.

Trainé jusqu'au village de Coulombs, et ne pouvant plus marcher, le malheureux fut frappé d'un coup de baïonnette au front et d'un coup de revolver au cœur.

Vers la même époque, un homme de soixante-six ans, nommé Dalissier, et demeurant à **Congis**, a été sommé par des Allemands de leur remettre son portemonnaie. Comme il ne pouvait donner d'argent, il fut ligoté avec une longe de bestiaux, et impitoyablement fusillé. On a constaté sur son cadavre les traces d'une quinzaine de balles.

Le 3 septembre, à **Mary-sur-Marne**, le sieur Mathe, effrayé par l'arrivée des troupes allemandes, alla se dissimuler sous le comptoir d'un débit de boissons. Découvert dans sa cachette, il fut tué d'un coup de couteau ou de baïonnette à la poitrine.

A Sancy-les-Provins, le 6 septembre, vers neuf heures du soir, quatre-vingts personnes environ furent arbitrairement arrêtées et enfermées dans une bergerie. Le lendemain, sur l'ordre d'un officier, on en conduisit une trentaine à cinq kilomètres du village, à la grange de Pierrelux, où était installée une ambulance de la Croix-Rouge allemande. Là, un médecin-major ayant adressé quelques paroles à ses blessés, ceux-ci chargèrent aussitôt quatre fusils et deux revolvers, dans une intention qui n'était pas douteuse ; d'ailleurs, un hussard français, blessé au bras et prisonnier, dit au prêtre, en lui demandant l'absolution : « Je vais être fusillé, puis ce sera votre tour. » Après avoir déferé au désir de ce soldat, le curé, déboutonnant sa soutane, alla se placer entre le maire et une autre de ses concitoyens, contre le mur le long duquel étaient alignés les otages ; mais à ce moment survinrent tout à coup deux chasseurs à cheval de l'armée française, et les médecins, avec le personnel de leur ambulance, se rendirent à ces cavaliers, auprès desquels le hussard avait couru se ranger.

Pour démontrer dans cette affaire la responsabilité du haut commandement, il est intéressant de mentionner que l'instituteur de Sancy, alors qu'on allait l'emmener avec les autres, avait obtenu du général von Dutag, qui était logé chez lui, la faveur d'être laissé en liberté.

Le 6 du même mois, après avoir incendié une partie des maisons de **Courtacon**, une troupe qu'on croit appartenir à la garde impériale, emmena cinq hommes et un enfant de treize ans au milieu des champs, et, pendant toute la durée d'un engagement, les exposa au feu des Français.

Sur le territoire de la même commune, un conscrit de la classe 1914, Edmond Rousseau, qui avait été arrêté pour l'unique motif que son âge le désignait comme devant être appelé prochainement sous les drapeaux, fut assassiné dans des conditions tragiques. Interrogé sur la situation de ce jeune homme, au point de vue militaire, le maire, qui se trouvait au nombre des otages, répondit que Rousseau avait passé au conseil de révision et qu'il avait été

reconnu bon pour le service, mais que sa classe n'était pas encore appelée. Les Allemands firent alors déshabiller le prisonnier, pour se rendre compte de son état physique, puis ils lui remirent son pantalon et le fusillèrent à 50 mètres de ses compatriotes.

La ville de **Coulommiers** a été amplement pillée. De l'argenterie, du linge, des chaussures ont été enlevés, principalement dans les maisons abandonnées, et de nombreuses bicyclettes ont été chargées sur des camions automobiles. L'occupation a duré du 5 au 7 septembre. La veille de leur départ, les Allemands ont arrêté, sans aucun motif, le maire et le procureur de la République, qu'un officier a grossièrement insultés. Les deux magistrats ont été retenus jusqu'au lendemain matin avec le secrétaire de mairie. Après du procureur furent placés pendant la nuit des gardiens qui s'efforcèrent à lui persuader, par des propos échangés entre eux, que son exécution était imminente.

On est généralement persuadé à Coulommiers que plusieurs femmes de la ville ont été l'objet d'entreprises criminelles, mais un seul attentat de ce genre a été établi de manière certaine. Une femme de ménage, la dame X..., en a été la victime. Un soldat s'étant présenté chez elle, le 6 septembre, vers neuf heures et demie du soir, a éloigné le mari en lui demandant d'aller chercher dans la rue un de ses camarades ; puis, malgré la présence de deux petits enfants, il a essayé de violenter la jeune femme. En entendant les cris de celle-ci, X... rentra précipitamment, mais il fut poussé à coups de crosse dans une chambre contiguë, dont la porte resta ouverte, et sa femme dut subir les derniers outrages. Le viol fut consommé presque sous les yeux du mari qui, terrorisé, n'osa intervenir et s'efforça seulement de calmer la frayeur de ses enfants.

La dame X..., à **Sancy-les-Provins**, et la dame Z..., à **Beton-Bazoilles**, ont été également l'objet de pareilles violences. La première, le revolver sous la gorge, a dû se soumettre aux volontés d'un soldat ; la seconde, malgré sa résistance, a été jetée sur un lit et outragée en présence de sa fille, âgée de trois ans. Les maris de ces deux femmes sont mobilisés depuis le commencement de la guerre.

Le 6 septembre, à **Guérard**, où deux ouvriers, les nommés Maitrier et Didot, ont été tués aux avant-postes, l'ennemi s'est emparé de six otages. Un seul a pu s'échapper et revenir dans le pays.

A Mauperthuis, le même jour, quatre Allemands qui étaient déjà venus dans la matinée chez le sieur Roger, s'y présentèrent de nouveau, à deux heures de l'après-midi. « Vous étiez trois ce matin, vous n'êtes plus que deux, sortez ! », dit l'un d'eux. Immédiatement Roger et un émigré, le sieur Denet, auquel il donnait l'hospitalité, furent saisis et emmenés. Le lendemain, à une extrémité du village, la dame Roger trouva le corps de son mari percé de deux balles. Denet avait été, lui aussi, fusillé. Son cadavre fut découvert, quelque temps après, dans un état de décomposition tel qu'on ne put faire le relevé des blessures que le malheureux avait reçues.

Dans une dépendance de la même commune, le gardien de la ferme de Champbrisset, le sieur Fournier, fut arrêté avec un citoyen suisse nommé Knell. Les Allemands les conduisirent tous deux sur un camion jusqu'à Vaudoy et les massacrèrent.

Un habitant de **Voinsles**, nommé Cartier, subit le même sort. Passant à bicyclette sur une route, à peu de distance de Vaudoy, il fut arrêté par des Allemands qui palpèrent sa mu-

sette, dans laquelle était placé un revolver. Cartier, sans aucune résistance, leur remit de lui-même son arme. On lui banda les yeux, et on le fusilla séance tenante.

Le 8 septembre, à **Saillonnieres**, où le pillage fut général, le sieur Delaitre, ayant quitté sa maison pendant la bataille, pour se réfugier sous un ponceau, fut découvert dans sa cachette par un soldat allemand qui lui tira cinq coups de fusil. Il succomba dans la journée.

Au même lieu, un sieur Griffaut (Jules), âgé de soixante-six ans, gardait paisiblement ses vaches dans un clos, quand un détachement ennemi passa à 150 mètres de lui. Un soldat qui se trouvait seul en arrière de la colonne le mit en joue et lui envoya une balle au visage. Il est juste d'ajouter qu'un officier allemand s'occupa de faire panser le blessé par un médecin de son armée, et que Griffaut s'est assez rapidement rétabli.

A **Rebais**, le 4 septembre, à onze heures du soir, les Allemands, après avoir pillé la bijouterie du sieur Pantereau, et avoir chargé sur un camion les marchandises dont ils s'étaient emparés, mirent le feu à la maison. Ils incendièrent également trois immeubles de la rue de l'Etang, en y jetant de la paille enflammée.

Dans cette petite ville, de graves violences ont été commises. Un sieur Griffaut (Auguste), âgé de soixante-dix-neuf ans, a été odieusement brutalisé. Il a reçu de multiples coups de poing sur la tête, et un coup de revolver lui a éraillé le front. On lui a volé sur lui sa montre et son porte-monnaie, contenant 800 fr.

Le même jour, des soldats allemands maltraitèrent la dame X..., âgée de vingt-neuf ans, débitante de boissons, sous prétexte qu'elle devait cacher des militaires anglais. L'ayant déshabillée, ils la gardèrent au milieu d'eux, complètement nue, pendant une heure et demie, puis ils l'attachèrent à son comptoir, en lui faisant entendre qu'ils allaient la fusiller. Mais ayant été appelés au dehors, sur ces entrefaites, ils se retirèrent en confiant leur victime à la garde d'un soldat alsacien, qui la détacha et lui rendit la liberté.

Le 4 septembre également, d'autres soldats tentèrent de violer la dame Z..., âgée de trente-quatre ans, après avoir pillé sa boutique d'épicerie. Irrités de sa résistance, ils essayèrent de la pendre, mais elle put couper la corde, avec son couteau qu'elle trouva ouvert dans sa poche. Elle fut alors rouée de coups, jusqu'à l'arrivée d'un officier, qu'un témoin de la scène était allé appeler.

A **Saint-Denis-les-Rebais**, le 7 septembre, un uhlán obligea la dame X... à se déshabiller, en la menaçant de son fusil, puis il la jeta sur un matelas, et la viola, tandis qu'impuissamment à intervenir, la belle-mère de la victime s'efforçait de soustraire son petit-fils, âgé de huit ans, à la vue de cet ignoble spectacle.

Le même jour, au hameau de **Marais**, commune de Jouy-sur-Morin, les trois filles du sieur X..., âgées de dix-huit ans, de quinze ans et de treize ans, étaient auprès de leur mère malade, quand survinrent deux soldats allemands qui se saisirent de l'aînée, l'entraînèrent dans une pièce voisine, et la violèrent successivement. Pendant que l'un commettait son attentat, l'autre gardait la porte, et, avec ses armes, tenait en respect la mère affolée.

Le **château de...** sur le territoire de la **Forté-Gauchet**, a été le théâtre de faits épouvantables. Là, vivait un vieux rentier, M. X..., avec sa domestique, la demoiselle Y..., âgée de cinquante-quatre ans. Le 5 septembre, plusieurs Allemands, parmi lesquels se trouvait un sous-officier, occupèrent cette propriété. Après s'être fait servir des aliments, le sous-officier proposa à une réfugiée, la femme Z..., de coucher avec lui. Elle s'y refusa, et M. X..., pour la soustraire aux entreprises dont elle était l'objet, l'envoya à sa ferme, située à proximité. L'Allemand courut l'y chercher, la ramena au château et la conduisit au grenier; puis, l'ayant complètement déshabillée, essaya de la posséder. A ce moment, M. X..., voulant la protéger, tira des coups de revolver dans l'escalier. Il fut immédiatement fusillé.

Le sous-officier fit alors sortir la femme Z... du grenier, la contraignit à enjamber le cadavre du vieillard et la mena dans un réduit où il se livra encore vainement sur elle à deux tentatives. L'abandonnant enfin, pour aller se jeter sur la demoiselle Y..., il la remit entre les mains de deux soldats qui, après l'avoir violée, l'une une fois, l'autre deux fois, dans la chambre du mort, lui firent passer la nuit au-

près d'eux, dans une grange, où l'un d'eux eut encore, à deux reprises, des rapports sexuels avec elle.

Quant à M^{lle} Y..., obligée sous la menace d'un fusil, de se mettre entièrement nue, elle fut violée sur un matelas par le sous-officier, qui la garda jusqu'au matin.

Nous avons noté enfin, d'après les déclarations d'un conseiller municipal de Rebais, que deux cavaliers anglais, surpris et blessés dans cette commune, ont été achevés à coups de fusil par les Allemands, alors qu'ils étaient désarmés et que l'un d'eux levait les bras, montrant ainsi qu'il était désarmé.

MARNE

Dans le département de la Marne, comme partout, d'ailleurs, les troupes allemandes se sont livrées à un pillage général, effectué tous les jours dans des conditions identiques, avec la complicité des chefs. A ce point de vue, les communes d'**Heiz-le-Maurupt**, de **Suippes**, de **Marfaux**, de **Fromentieres** et d'**Esternay**, ont particulièrement souffert. Tout ce que l'envahisseur enlevait des maisons était placé sur des camions automobiles ou sur des voitures. A Suippes, notamment, il a emporté de cette manière quantité d'objets divers, entre autres des machines à coudre et des jouets.

Un grand nombre de villages, ainsi que des bourgs importants, ont été incendiés sans motif. Il n'est pas douteux que ces crimes aient été commis par ordre, les détachements s'étant présentés dans les communes avec leurs torches, leurs grenades et leurs engins habituels.

A **Lépine**, le cultivateur Caqué, qui logeait chez lui deux cyclistes, leur a demandé si les grenades dont il les voyait munis étaient destinées à sa demeure. — « Non, lui fut-il répondu. Fini pour Lépine. » A ce moment, neuf maisons du village étaient consumées.

A **Marfaux**, dix-neuf immeubles ont été la proie des flammes.

A **le Gault-la-Forêt**, sept ou huit maisons ont été détruites. La commune de **Glanes** n'existe plus ainsi dire plus. A **Somme-Tourbe**, tout le village a été brûlé, à l'exception de la mairie, de l'église et deux bâtiments privés.

A **Auve**, la presque totalité du bourg a été anéantie. A **Etrepy**, soixante-trois ménages, sur soixante-dix, sont sans abri. A **Esternay**, toutes les maisons, sauf cinq, ont été incendiées. A **Sermailze-les-Bains**, il n'en reste qu'une quarantaine sur neuf cents. A **Mignicourt-sur-Saulx**, trente bâtiments sur trente-trois sont en ruines.

Dans le gros bourg de **Suippes**, dont la plus grande partie a été brûlée, on a vu passer des soldats porteurs de paille et de bidons de pétrole. Pendant que la maison du maire flamboyait, six sentinelles, baïonnette au canon, avaient la consigne d'en défendre l'accès et de s'opposer à tout secours.

Tous ces incendies, qui ne représentent qu'une faible partie des faits de même nature dont la Marne a été le théâtre, ont été allumés sans qu'on pût imputer aux habitants des localités aujourd'hui plus ou moins complètement détruites, la moindre velléité de rébellion, ni le moindre acte de résistance. Dans quelques villages, les Allemands, avant de mettre le feu, faisaient tirer un coup de fusil par un de leurs soldats, pour pouvoir prétendre ensuite que la population civile les avait attaqués, prétexte d'autant plus absurde qu'il ne restait presque partout, au moment de l'arrivée de l'ennemi, que des vieillards, des infirmes, ou des gens absolument dépourvus de tout moyen d'agression.

De nombreux attentats contre les personnes ont été également commis. Dans la plupart des communes, des otages ont été enlevés; beaucoup d'entre eux n'ont pas reparu. A **Sermailze-les-Bains**, où les Allemands en ont enlevé environ cent cinquante, quelques-uns ont été affublés de casques et de capotes et, contrainés, en cet accoutrement, de monter la garde auprès des ponts.

A **Mignicourt-sur-Saulx**, trente hommes et quarante-cinq femmes et enfants ont été obligés de partir avec un détachement. L'un des hommes, le nommé Pierre (Emile), n'est pas revenu, et n'a pas donné de ses nouvelles.

A **Corfélix**, le sieur Jacquet, entraîné le 7 septembre, avec onze de ses concitoyens, a été retrouvé à 500 mètres du village, la tête trouée par une balle.

A **Champuis**, le curé, sa domestique et quatre autres habitants, emmenés le même

jour que les otages de Corfélix, n'étaient pas encore de retour au moment de notre transport.

Au même lieu, un vieillard de soixante-dix ans, nommé Jacquemin, a été attaché sur son lit, par un officier, et laissé en cet état, sans nourriture, pendant trois jours. Il est mort peu de temps après.

A **Vert-la-Gravelle**, un garçon de ferme a été tué. Il a reçu des coups de bouteille sur la tête et un coup de lance à la poitrine.

Le garde champêtre Brulefer, de **le Gault-la-Forêt**, a été assassiné à Maclaunay, où il avait été conduit par les Allemands. Son cadavre avait la tête fracassée, et portait une plaie à la poitrine.

A **Champguyon**, commune qui a été incendiée, un nommé Verdier a été tué dans la maison de son beau-père. Ce dernier n'a pas assisté à l'exécution; mais il a entendu un coup de feu et, le lendemain, un officier lui a dit: « Fils fusillé. Il est sous les décombres. » Malgré les recherches qui ont été opérées, le corps n'a pas été retrouvé dans les ruines. Il a dû être consumé.

A **Sermailze**, le cantonnier Brocard fut mis au nombre des otages. Au moment où on venait de l'arrêter, ainsi que son fils, sa femme et sa belle-fille affolées allèrent se précipiter dans la Saulx. Le vieillard ayant pu un instant se dégager, courut en toute hâte derrière elles, et fit plusieurs tentatives pour les sauver; mais les Allemands l'entraînèrent impitoyablement, laissant les deux malheureuses femmes se débattre dans la rivière. Quand, rendus à la liberté, au bout de quatre jours, Brocard et son fils retrouvèrent les cadavres, ils constatèrent que leurs compagnes avaient reçu l'une et l'autre des balles dans la tête.

A **Montmirail**, s'est déroulée une scène de véritable sauvagerie. Le 5 septembre, comme un sous-officier s'était jeté, presque entièrement dévêtu, sur la veuve Naudé, chez laquelle il était logé, et l'avait emportée dans sa chambre, le père de cette femme, François Fontaine, accourut aux cris de sa fille. Aussitôt quinze ou vingt Allemands enfoncèrent la porte de la maison, poussèrent le vieillard dans la rue et le fusillèrent sans pitié. A ce moment, la petite Juliette Naudé ayant ouvert sa fenêtre, fut atteinte au ventre par une balle qui lui traversa le corps. La pauvre enfant succomba, après vingt-quatre heures des plus atroces souffrances.

Le 6 septembre, à **Champguyon**, la dame Louvet a assisté au martyre de son mari. Ayant vu celui-ci entre les mains de dix ou quinze soldats qui l'assommaient à coups de bâton devant chez lui, elle accourut et l'embrassa à travers la grille de sa demeure; mais, brutalement repoussée, elle tomba, tandis que les bourreaux entraînaient le malheureux qui, couvert de sang, les suppliait de lui laisser la vie, protestant qu'il n'avait rien fait pour être ainsi maltraité. Il fut achevé à l'extrémité du village. Quand sa femme l'y retrouva, il était horriblement défiguré. Sa tête était fracassée, un de ses yeux pendait hors de l'orbite et un de ses poignets était brisé.

A **Esternay**, le 6 septembre, trente-cinq ou quarante Allemands emmenaient, vers trois heures de l'après-midi, le sieur Laurenceau, lorsqu'il fit un mouvement brusque, comme pour se dégager. Il fut immédiatement massacré à coups de fusil.

Dans la même ville, les faits suivants nous ont été révélés: Pendant la nuit du dimanche 6 septembre au lundi 7, des soldats, qui se répandaient dans les maisons pour se livrer au pillage, découvrirent la veuve Bouché, ses deux filles, et les dames Lhomme et Macé, qui s'étaient réfugiées sous un escalier de cave. Ils ordonnèrent aux deux jeunes filles de se dévêtir, puis comme la mère de celles-ci essayait d'intervenir, l'un d'eux, épaulant son fusil, fit feu dans la direction du groupe. La balle, après avoir atteint près du coude gauche madame Lhomme, fracassa le bras droit de la demoiselle Marcelle Bouché, à la hauteur de l'aisselle. Dans la journée qui suivit, la jeune fille succomba aux suites de sa blessure, qui, d'après les déclarations des témoins, était horrible.

La commission d'enquête:

MM. GEORGES PAYELLE, premier président de la cour des comptes; ARMAND MOLLARD, ministre plénipotentiaire; GEORGES MARINGER, conseiller d'Etat; et EDMOND PAILLOT, conseiller à la cour de cassation.

(A suivre.)

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

La retraite du comte Berchtold. — La démission du ministre des affaires étrangères d'Autriche, après le changement de presque tous les chefs des armées et le haut commandement remis à l'état-major de Berlin, ainsi que les changements des représentants diplomatiques en Italie et en Roumanie, attestent les embarras presque mortels de l'empire austro-hongrois.

Le comte Berchtold a eu sur la chancellerie de Vienne une influence aussi constante que funeste. De gré ou de force il suivit le courant anti-slave, qui devait fatalement aboutir à la guerre actuelle où l'Autriche, obéissant à l'Allemagne, risque de payer sa docilité de son démembrement.

Le couronnement de cette politique ruineuse a été l'ultimatum et la déclaration de guerre à la Serbie à l'instigation de l'Allemagne. On en sait les conséquences: la guerre européenne et la défaite certaine des armées austro-allemandes. Dans la tourmente qui présage le naufrage final, le comte Berchtold lâche le gouvernail et disparaît. Et c'est un Hongrois, le baron Burian, que l'empereur-roi fait appeler.

Malgré son habileté, le baron Burian sera impuissant à regagner une partie déjà plus qu'à demi perdue.

Une catastrophe en Italie. — La malheureuse Italie vient, de réchef, d'être terriblement éprouvée par un tremblement de terre. Plusieurs violentes secousses se sont fait sentir, durant ces derniers jours, à Rome même et dans différentes provinces à la fois. On compte jusqu'à présent, paraît-il, plus de 25.000 morts et le nombre des blessés est très grand aussi. Toute la ville d'Avezzano (Abruzzes), s'est écroulée, dès la première de ces secousses sismiques, dans un fabuleux nuage de poussière, ne laissant que quelques rares survivants: au lycée de filles, 150 élèves furent ensevelies du coup. Plusieurs villages des alentours sont, de même, complètement détruits. Le désastre, dans cette contrée, dépasse celui de Messina. Un puissant raz-de-marée a, dans le golfe de Gaète, accompagné le tremblement de terre.

Les secours sont fort bien organisés. Le roi, accouru sur les ruines d'Avezzano, a lui-même dirigé les travaux de sauvetage. Le pape, de son côté, a tenu à porter en personne ses consolations aux blessés de l'hôpital Sainte-Marthe, près du Vatican.

La France et ses alliés se sont associés de toute âme au nouveau deuil de l'infortunée Italie, et, bien certainement, aucun de nos soldats, dans la tranchée, n'y restera insensible.

Nos canons et leurs auteurs. — Afin d'empêcher quelques erreurs de se répandre, il paraît utile de rappeler, pour chacun de nos canons actuels, le nom de l'inventeur ou de l'usine qui les a créés:

- 155 m/m, colonel Rimailho;
- 120 m/m long, colonel de Bange;
- 120 m/m court, colonel Baquet;
- 105 m/m, le Creusot;
- 75 m/m, colonel Deport.

Il faut ajouter, en ce qui concerne ce dernier, si célèbre, que le capitaine Sainte-Claire Deville, aujourd'hui général, fut attaché en 1895, après le départ du colonel Deport, à l'atelier de Puteaux pour la mise au point complète de la nouvelle pièce et sa fabrication en grand. Mais on ne doit pas perdre de vue que le colonel Deport a conçu, dès 1892, le projet de ce matériel, qu'il l'a réalisé ensuite et que, dès 1894, il présentait à la commission d'expériences de Bourges, pourvu de ses propriétés actuelles, « notre » admirable 75.

Gloire à son nom!

Impressions de Custrin. — Un Alsacien, actuellement réfugié en Suisse, écrit à un de nos amis:

« Ah, les maudits *Schwowe*! Ils m'avaient pris et avec tant d'autres malheureux Haut-Rhinois du landsturm, de dix-sept à quarante-cinq ans, j'ai été embarqué, le 20 septembre, pour Custrin, sur l'Oder, à 200 kilomètres de la frontière russe, où pendant huit jours, on m'a appris à saluer, et pendant trois semaines, à exécuter le « parademarsch »! J'ai cru vraiment, à deux ou trois reprises, devenir fou de rage. Heureusement, j'ai si bien joué le malade qu'ils m'ont relâché au bout de deux mois. Pour une fois, nom d'une pipe, je les ai bien

roulés! J'ai d'ailleurs constaté, là-bas, des choses très intéressantes; ils manquent de fusils à tel point que, dans un bataillon de recrues, on se servait de fusils français pour l'exercice! De sabres et d'uniformes pour ainsi dire point.

« A mon retour à travers ce sale pays, j'ai remarqué que les hurlements de joie de la première quinzaine d'août avaient fait place à une attitude calme très significative. Ceux qui reviennent du front parlent avec respect de leurs adversaires, mais les vétérans de 70 ne comprennent plus rien à la situation, et ce sont eux qui contribuent le plus à semer l'inquiétude ».

Déjà du temps de Paul-Emile. — Les stratèges en chambre et les auteurs de fausses nouvelles pendant la guerre ont existé de tout temps. Écoutons plutôt le consul Paul-Emile parler au peuple romain en l'année 168 avant notre ère, au moment où il part pour l'expédition de Macédoine:

« ... N'ajoutez foi, dit-il, qu'aux rapports officiels... De tous les groupes, de tous les banquets on dirige les opérations militaires de Macédoine: il y en a qui savent où il faut établir le camp, de quelles positions il faut s'emparer, quand et par quels passages il faut envahir la Macédoine, où placer les services d'intendance, par quelle route de terre et de mer il faut faire le transport des approvisionnements, à quelle heure il faut prendre l'offensive, à quelle heure rester au repos. Et on ne se contente pas de décider ce qu'on doit faire, mais, quand on n'a pas exécuté leurs plans, ils mettent en accusation le général. Ce sont là des pratiques qui contrarient grandement les opérations militaires... »

C'est la traduction libre d'un passage du célèbre historien latin Tite-Live (XXXIV, 22).

Le rouge et le bleu. — Au moment où notre populaire pantalon rouge, couvert de gloire... et de boue, cède la place, dans les tranchées, au pantalon bleu, il convient de rappeler que ce dernier, malgré son éclipse de près d'un siècle, avait des droits d'ancienneté. Jusqu'aux environs de 1830, les troupes d'infanterie (sans parler de l'artillerie, etc.) avaient conservé le pantalon bleu. C'est en juillet 1829 qu'on le sacrifia délibérément pour seconder, dans notre pays, l'industrie de la garance. Voici le texte qui mit fin à son règne, en principe du moins: « Le roi a décidé, le 26 de ce mois, que le pantalon de drap garance serait substitué au pantalon bleu dans l'uniforme de l'infanterie de ligne et de l'infanterie légère. Ce changement n'aura lieu qu'au fur et à mesure des remplacements. »

Le ministre de la guerre s'appelait M. de Caux.

Le roi de France était Charles X. On n'était plus très éloigné de l'expédition d'Alger, et le pantalon rouge, cet usurpateur, allait bientôt faire parler de lui!

La Saint-Cyrienne. — La Saint-Cyrienne, association amicale des anciens élèves de Saint-Cyr, voit grossir chaque jour le chiffre des demandes qui lui sont adressées par les familles dont le chef est tombé au champ d'honneur. Elle espère que l'état de guerre n'empêchera pas les associés de verser leur cotisation annuelle (9 bis, rue du Sud, à Versailles). S'ils ne peuvent le faire directement, ils voudront bien demander aux trésoriers de leurs corps, de leur retenir le montant de leurs cotisations.

Du mot « chandail ». — D'où vient-il, ce mot d'aspect cocasse, que nous prononçons si souvent, depuis plusieurs semaines? Tout simplement de marchand d'ail.

Il y a vingt-cinq ans, à peu près, des hommes — originaires du Midi, cela va de soi — et tous vêtus d'un tricot de nuance sombre, vendaient des aulx (poils) dans les rues de Paris, en criant à tue-tête: *chand d'ail*. On s'écartait un peu, sur leur passage, parce que, s'ils criaient l'ail, ils le sentaient aussi, et non pas faiblement mais on remarqua le tricot qui leur était particulier et on prit l'habitude de l'appeler, de leur « cri de Paris », le *chandail*.

Le mot a fait fortune, et le tricot est devenu rapidement populaire.

Braves marchands d'aulx, propagateurs du chandail, sans vous, nos soldats mourraient peut-être de froid!

LE GÉNÉRAL RAPP

Rapp, n'est-ce pas un nom qui sonne et retentit comme un obus qui fend l'air ou qui éclate à vos oreilles? Rapp, n'est-ce pas le nom énergique et bref qui convient à un soldat?... Et, de fait, ce fut celui d'un brave admirable qui, de simple chasseur à cheval, est devenu, par son courage, sa droiture et son intelligence, général de brigade en 1803 et général de division en 1805. Son histoire est celle d'un Alsacien passionnément français, dévoué corps et âme à son pays.

Né à Colmar en 1773, il avait été destiné par son père au ministère évangélique, mais il préféra le métier des armes et s'engagea à seize ans. Lieutenant le 1^{er} vendémiaire an III, il se jeta, au combat de Szeiskan, avec son escadron, sur un régiment de hussards autrichiens qui se vantaient d'avoir bousculé l'avant-garde française et se croyaient déjà vainqueurs. Il mena cette charge et la réalisa avec un tel entrain et un tel succès que le général Desaix, témoin de son intrépidité et de sa vaillance, le prit aussitôt pour aide de camp. Il accompagna ce général en Allemagne et en Egypte. A Sedman, le corps de Desaix se trouva tout à coup dans la position la plus critique. Quinze cents hommes avaient devant eux dix mille Arabes et semblaient destinés à une perte certaine. « Vaincre ou mourir! » cria Desaix à sa petite troupe. — « Vaincre! » répondit Rapp, et dans un élan de fureur toute française, il partit au galop avec ses cavaliers, renversa les premiers rangs qui lui faisaient front, s'empara des canons ennemis et ramena, avec de nombreuses pièces, de nombreux prisonniers. Cet exploit lui valut aussitôt le grade de chef d'escadron. Les actes de bravoure lui étaient chose toute naturelle et on ne sait lesquels vanter le plus. Au combat de Samanhouit, il laisse tomber son sabre, mais, vif comme l'éclair, il saute de cheval, ramasse son arme et remonte en selle, puis, malgré deux blessures, continue la charge. Colonel en 1799, il accompagne Desaix à Marengo et prend sa part d'une victoire immortelle. Il est ensuite chargé du commandement des Mameluks et, peu de temps après, il apaise les émeutes de Berne et de Fribourg et fait accepter par tous les cantons suisses la médiation française. Dans les campagnes suivantes, il se distingue encore par une hardiesse telle, qu'il reçoit le surnom de « l'Intrépide ». Après Iéna, il entra le premier à Weimar.

Ce qui distinguait Rapp de beaucoup d'autres, c'était une franchise carrée. C'est ainsi que, consulté sur le divorce que Napoléon 1^{er} voulait faire avec l'impératrice Joséphine, il osa déclarer que c'était une faute, car il estimait plus que personne la bonté et la générosité d'une femme qu'on a vraiment calomniée. Cette intervention lui valut une sorte de disgrâce, car on le pria d'aller gouverner la place de Dantzig, où il arriva le 10 juin 1810. Mais l'empereur lui pardonna bientôt sa sincérité en le nommant grand-officier de la Légion d'honneur. Quand vint la campagne de Russie, dont il regrettait les causes, et parce qu'il prévoyait, à une si grande distance de la France, de fatals revers et des défécations comme celle de la Prusse, il n'en continua pas moins à faire plus que son devoir. Quatre fois blessé à la Moskowa, il se remit rapidement, et à Malo-Iaroslavetz, comme au passage du Borysthène, il se couvrit de gloire. En ce dernier combat, il reçut sa vingt-deuxième blessure.

Il alla ensuite s'enfermer dans la place de Dantzig avec 30.000 hommes, dernier reste des divers corps de troupes échappés aux horreurs de la retraite de Moscowa. Rapp soutint,

pendant près d'un an, un siège formidable contre 60.000 hommes et 200 pièces de gros calibre, et ne capitula que lorsqu'il eut perdu 20.000 hommes et n'eut plus de vivres.

De retour à Paris en juillet 1814, il reçut de Louis XVIII le commandement du 1^{er} corps d'armée, mais, à la rentrée de Napoléon à Paris, il ne crut pas devoir refuser le commandement de l'armée du Rhin. N'ayant que dix mille hommes de troupes régulières et quelques gardes nationaux, il ne put soutenir longtemps les assauts d'un ennemi très nombreux et dut se replier sous Strasbourg. Après une défense honorable il se retira en Argovie et ne rentra à Paris qu'en 1817. Pair de France en 1819, il servit loyalement le nouveau gouvernement, mais il ne cacha pas ses vifs regrets à la nouvelle de la mort de Napoléon. Six mois après, Rapp mourut des suites de la guerre et de ses nombreuses blessures, laissant la réputation d'un homme sans peur et sans reproche. Ce qui le distinguait surtout de beaucoup d'autres, c'était une franchise sévère, une fermeté absolue, une générosité incomparable. Napoléon l'aimait fort, non seulement en raison de son courage et de sa valeur personnelle, mais de sa sincérité sans bornes. Au lendemain de Wagram, à Schoenbrunn, l'Empereur jouant avec lui au « Vingt et un », lui dit tout à coup en lui montrant l'or laissé sur la table : « N'est-ce pas, Rapp, que les Allemands aiment bien les petits napoléons ? — Oui, sire, dit carrément Rapp et bien plus que le grand. — Voilà, répliqua Napoléon, ce qu'on peut appeler la franchise alsacienne. — C'est la bonne ! osa ajouter Rapp, et les deux joueurs se mirent à rire.

HENRI WELSCHINGER,
de l'Institut.

LA MÉDAILLE MILITAIRE au grand-duc Nicolas.

Sur la proposition de M. Millerand, ministre de la guerre, le ministre des affaires étrangères, M. Delcassé, a présenté à la signature du Président de la République un décret conférant la médaille militaire au grand-duc Nicolas, général en chef des armées russes.

EN ZIG-ZAG

Nous avons déjà cité quelques traits de la popularité qui, en Allemagne, entoure le maréchal de Hindenburg.

Berlin a créé successivement, pour célébrer la gloire de l'idole nationale, la *soie Hindenburg*, la *blouse Hindenburg*, la *cravate Hindenburg*, la *jarretière Hindenburg*, la *cigarette*, voire le « *kek* » (orthographe de guerre du mot anglais « cake ») *Hindenburg*.

Mais voici que, d'après le *Konfektionær*, grande revue allemande pour l'industrie textile, une fabrique de gilets (*Westenfabrik*) de Berlin a demandé récemment au maréchal l'autorisation de donner son nom à un nouveau gilet qu'elle avait créé.

Ses vœux viennent d'être comblés, car elle a reçu du quartier général la lettre suivante : « Se Excellenz der Herr Generalfeldmarschall von Hindenburg gestatten, dass Sie der neuen Weste seinen Namen geben. » — « Im Auftrage : C. Cramer, Hauptmann und erster Adjutant. »

Ce qui signifie en français :

« S. E. le général feld-maréchal de Hindenburg vous autorise à donner son nom à la nouvelle veste. — Par ordre : C. Cramer, capitaine et premier adjutant. »

Le maréchal aurait voulu nous faire pouffer de rire, qu'il ne s'y serait pas mieux pris.

AU PARLEMENT

INSTALLATION DES BUREAUX

La séance du jeudi 14 janvier a été consacrée, tant au Sénat qu'à la Chambre, à l'installation des bureaux élus mardi dernier.

L'éloquent discours de M. Paul Deschanel a été salué, à de nombreuses reprises, par de longues ovations auxquelles s'associait la Chambre entière sans distinction de partis.

Quand le président de la Chambre a constaté que « la France, depuis que l'Allemagne lui a déclaré la guerre, ne forme qu'une seule âme et un seul cœur » ; quand il a célébré la Belgique, « ce pays héroïque qui, par un acte unique dans l'histoire, s'est sacrifié à l'honneur » ; quand il a défini la tâche qui s'impose, « l'expulsion de l'ennemi, la délivrance de la Belgique, la restitution des provinces que la force nous a ravies » ; quand il a rendu un hommage ému au peuple et à l'armée de la France ; enfin, quand il a envoyé son salut reconnaissant aux illustres fils de Garibaldi et à la noble Italie, toute la Chambre, debout, a éclaté en applaudissements.

Voici le passage principal de cette belle allocution, dont l'affichage a été ordonné :

La vertu souveraine de cette guerre, c'est la ténacité. Le génie, a-t-on dit, est une longue patience ; nous pouvons dire, nous, que la patience est le génie de cette guerre.

Le temps, en cette longue épreuve, est l'auxiliaire du droit. La Double-Alliance a donné son plein effort : la Triple-Entente, non. Les heures maîtresses n'ont pas encore sonné.

Que le courage de nos héros, les souffrances de nos captifs, la mémoire de ceux qui ont donné leur vie ne cessent d'inspirer nos résolutions. La guerre qui, comme la mort, met chaque homme et chaque chose à sa vraie place, a mis au premier plan le peuple. Oui, c'est le peuple de France qui, par ses vertus magnanimes, s'est tiré des suprêmes périls. Quel plus haut destin pouvons-nous rêver, nous, ses représentants, que de rester les exécuteurs de sa pensée et les serviteurs de sa vaillance ?

Au seuil de cette année 1915, qui, à un siècle de distance, évoque de si tragiques souvenirs et de si foudroyantes leçons, jurons de demeurer jusqu'au bout, sans fléchir comme sans faiblir, ses mandataires fidèles et d'accomplir avec lui le plus saint devoir qu'il ait jamais affronté : une mission humaine.

Au Sénat, M. Antonin Dubost a rappelé avec une émotion qui s'est communiquée à l'Assemblée entière, la brutale agression de l'Allemagne « grisée du rêve impérial le plus menaçant que le monde ait jamais connu » et qui veut ruiner ou pervertir tout ce que les hommes ont fait de beau et de grand depuis cent ans. Il a continué en ces termes :

C'est entre ces deux conceptions : le développement harmonique de l'humanité dans la riche variété de toutes ses races, et la domination universelle de l'une d'entre elles, élue par le plus cruel et le plus sanguinaire des dieux, que la lutte est maintenant engagée. Elle est donc la plus grave de l'histoire, et il faut qu'elle se termine par l'aveu de la défaite, et sans réveil possible, de ces despotes anciens, monstrueusement ressuscités.

Ce triomphe viendra, messieurs, car tandis que les hommes de la Révolution étaient les seuls à proclamer, dans leurs Constitutions, le respect des nationalités étrangères, et tandis que la tragique protestation de 1871 n'était que le cri désespéré du vaincu, voici que, maintenant, sur toute la surface de la terre, c'est la moitié de l'Europe, c'est l'Afrique et l'Asie qui luttent avec nous pour les droits des hommes et des nations !

Magnifique propagation des forces morales ! Admirable contagion de la liberté !

Le président du Sénat a terminé en évoquant le souvenir de Gambetta qui « voulait que, d'une pensée constante, la République refit l'armée qu'il fallait à un peuple visé à mort et qui ne veut pas mourir ».

Cette armée, « nous l'avons faite et déjà elle a retrouvé le secret de la victoire ». Gambetta voulut aussi replacer la France au rang qui lui appartient dans le monde. « L'heure de la sentence approche : attendons-la avec patience, avec confiance, avec dignité ».

Le Sénat s'est ajourné à jeudi prochain et la Chambre à mardi.

SITUATION MILITAIRE

du 12 au 15 janvier.

12 JANVIER, 23 heures. — Au nord-est de Soissons, l'ennemi a, toute la nuit, bombardé violemment nos positions sur le plateau de Perrières et sur l'éperon 132 ; il a prononcé aujourd'hui, pour reprendre ce dernier point, une attaque importante dont le résultat n'est pas encore connu.

13 JANVIER, 15 heures. — Le mauvais temps persistant a, sur presque tout le front, gêné les opérations.

En Belgique, tempête de sable dans les dunes au bord de la mer. Dans la région de Nieuport et d'Ypres, notre artillerie a efficacement tiré sur les ouvrages ennemis.

Sur l'Aisne, au nord-est de Soissons, le combat autour de l'éperon 132 a été très dur pendant toute la journée ; les Allemands y ont engagé des forces très importantes. Nous nous sommes maintenus sur le haut des pentes, à l'ouest de l'éperon ; vers l'est, nos troupes ont dû céder du terrain ; la lutte se poursuit.

Entre Soissons et Berry-au-Bac, le tir de notre artillerie a déterminé, en plusieurs points, des explosions au milieu des batteries ennemies.

En Champagne : de Reims à l'Argonne, duels d'artillerie très violents dans la région de Souain ; le saillant du fortin au nord de la ferme de Beauséjour est toujours entre nos mains et nous y avons établi une tranchée à 60 mètres de la tranchée allemande.

En Argonne : pluie et vent. Aucune action d'infanterie.

De l'Argonne à la Moselle, canonnade intermittente.

Dans les Vosges, brouillard, et chute abondante de neige.

13 JANVIER, 23 heures. — Au nord-est de Soissons, notre contre-attaque a légèrement progressé entre Cuffies et Crouy, mais n'a pu déboucher de Crouy ; violemment attaquées à l'est de cette localité, nos troupes ont légèrement fléchi aux abords du village de Moncel qu'elles occupent. Elles tiennent Sainte-Marguerite et Missy-sur-Aisne.

14 JANVIER, 15 heures. — En Belgique, la brume a gêné le tir de l'artillerie ; la canonnade n'en a pas moins été assez violente autour de Nieuport et d'Ypres. Des détachements belges ont fait sauter, au sud-est de Stuyvelenskerke, une ferme qui servait de dépôt de munitions à l'ennemi.

Entre la Lys et l'Oise, dans la région de Lens, notre artillerie a dispersé des travailleurs ennemis aux abords d'Angres et bombardé efficacement des abris et des tranchées au sud-est de la Chapelle-de-Notre-Dame-de-Lorette.

Au nord de Soissons, de violents combats se sont livrés toute la journée ; l'action a été localisée sur le terrain comprenant les deux croupes situées au nord-est et au nord-ouest de Crouy, dont nous ne tenions que les premières pentes.

A gauche, notre contre-attaque a légèrement progressé, sans pouvoir, cependant, marquer une avance sensible. Au centre, nous avons maintenu nos positions autour du village de Crouy, malgré les efforts répétés de l'ennemi, mais à l'est, devant Vrégy, nous avons dû céder.

La crue persistante de l'Aisne a déjà emporté plusieurs des ponts et des passerelles que nous avions jetés, rendant ainsi précaires les communications de nos troupes ; dans ces conditions, nous nous sommes établis au sud de la rivière, dans la partie comprise entre Crouy et Missy, avec des têtes de ponts sur la rive Nord.

Sur le reste du front de l'Aisne, rive droite et rive gauche, simple canonnade.

En Champagne, la région de Perthes a continué à être le théâtre d'actions locales pour

possession des tranchées allemandes de deuxième ou troisième ligne. Au nord de Beauséjour, nous avons fait sauter des fourneaux de mine pour gêner le travail de l'ennemi ; celui-ci, se croyant attaqué, a garni ses tranchées sur lesquelles a été ouvert un feu violent d'artillerie et d'infanterie.

14 JANVIER, 23 heures. — La nuit dernière, nos troupes ont réussi, dans un coup de main, à bouleverser les tranchées récemment construites par les Allemands au nord-ouest de Fouguescourt (nord de Roye).

Les attaques ennemies dans la région au nord de Soissons sont enrayées.

Comme il a été dit dans le communiqué de ce matin, la crue de l'Aisne, en détruisant plusieurs de nos ponts ou passerelles, avait rendu très précaires les communications de nos troupes opérant sur les premières pentes de la rive droite et nous empêchait de leur envoyer des renforts. Telle a été la cause essentielle du repli de ces troupes qui luttaient dans des conditions difficiles.

Obligés d'abandonner quelques canons, par suite de la rupture d'une partie du pont, nous les avons tous rendus inutilisables.

Des prisonniers ont été faits par les Allemands, notamment des blessés qui, dans le mouvement de repli, n'ont pu être tous évacués. Nous avons fait, de notre côté, un nombre important de prisonniers non blessés, appartenant à des bataillons de sept régiments différents.

Il s'agit, en résumé, d'un succès partiel de nos adversaires, qui ne saurait avoir d'influence sur l'ensemble des opérations. En effet, en raison de l'obstacle de l'Aisne et des dispositions que nous avons prises, l'ennemi est dans l'impossibilité d'exploiter, au sud de la rivière, un succès, qui n'a qu'un caractère purement local.

15 JANVIER, 15 heures. — De la mer à la Lys, combats d'artillerie quelquefois assez vifs. Nous avons progressé près de Lombaertzyde et près de Becelaere.

Au nord d'Arras une brillante attaque des zouaves a enlevé à la baïonnette les positions ennemies voisines de la route Arras-Lille.

Dans la même région, à la Targette et à Saint-Laurent, ainsi qu'au nord d'Andéchy (région de Roye), notre artillerie a pris l'avantage sur celle de l'ennemi (batteries réduites au silence, deux pièces démolies, explosion d'un dépôt de munitions, destruction d'ouvrages en construction).

A deux kilomètres nord-est de Soissons, les Allemands ont attaqué Saint-Paul ; ils y sont entrés mais nous l'avons repris aussitôt.

Dans la région de Craonne et de Reims, violent combat d'artillerie, au cours duquel les batteries ennemies ont été fréquemment réduites au silence.

Dans la région de Perthes, dans l'Argonne et sur les Hauts-de-Meuse, rien d'important à signaler. Nous avons détruit les passerelles établies par les Allemands sur la Meuse à Saint-Mihiel et repoussé dans le bois d'Ailly une attaque dirigée contre les tranchées prises par nous le 8 janvier.

Dans les Vosges, au sud de Senones, nous avons, dans un vif combat d'infanterie, bousculé les Allemands, coupé leurs réseaux de fil de fer et comblé leurs tranchées.

RUSSIE

Officiel. — Pendant la journée du 14 janvier, notre progression sur la rive droite de la Vistule inférieure s'est poursuivie d'une manière favorable.

La cavalerie ennemie, opérant dans cette région, a été repoussée et a abandonné Serpeltz aux mains de nos avant-gardes.

Sur les autres fronts, on signale seulement un échange de coups de fusil et un duel d'artillerie, ainsi que des reconnaissances effectuées par nos éclaireurs.

Partout notre feu a repoussé facilement, sur la rive gauche de la Vistule, diverses attaques locales des Allemands.

SUR MER

Officiel. — L'escadre russe de la mer Noire, ayant rencontré les croiseurs turcs *Breslau* et *Hamidieh*, a ouvert le feu sur ces bâtiments, leur causant des avaries.

L'escadre russe a ensuite exploré les baies de Sinope, de Trébizonde et de Platane ; elle a incendié ou détruit un grand nombre de navires marchands ennemis et bombardé le port de Khepa.

Chansons militaires.

En passant par tes patelins...

Air : En passant par ton moulin
Et rin tin tin !

Kaiser, Kaiser, tu es perdu, (bis)
Nous dirons même un jour, f...tu
(Et ru, et ru, et ru tontaine)
En passant par tes patelins ;
(Et rin tin tin !)

Nous prendrons ton casque pointu (bis)
Et nous l'empalons dessus
(Et ru, et ru, et ru tontaine)
En passant par tes patelins ;
(Et rin tin tin !)

Ton Kron de Prinz, toujours battu, (bis)
Nous lui refouetterons le tutu
(Et ru, et ru, et ru tontaine)
En passant par tes patelins ;
(Et rin tin tin !)

Tes palais tocs de parvenu (bis)
Devront s'attendre à d'imprévu
(Et ru, et ru, et ru tontaine)
En passant par tes patelins ;
(Et rin tin tin !)

Mais tes églis's, par nos obus, (bis)
Ne seront jamais abattues
(Et ru, et ru, et ru tontaine)
En passant par tes patelins ;
(Et rin tin tin !)

Et tes soldats — pauvres vaincus ! — (bis)
Nous ne les ferons pas co...rnus
(Et ru, et ru, et ru tontaine)
En passant par tes patelins ;
(Et rin tin tin !)

Nous n'avons pas, chez toi, vois-tu, (bis)
Laisser d'la bonn' grain' de « poilus »
(Et ru, et ru, et ru tontaine)
En passant par tes patelins ;
(Et rin tin tin !)

D'autant qu'nos bell's qui compt'nt dessus (bis)
Pleuraient ces baisers perdus
(Et ru, et ru, et ru tontaine)
En passant par tes patelins ;
(Et rin tin tin !)

Nous r'viendrons vit', fiers d'avoir pu (bis)
Du monde assurer le salut
(Et ru, et ru, et ru tontaine)
En passant par tes patelins ;
(Et rin tin tin !)

THÉODORE BOTREL.

LA CUISINE DU TROUPIER

Potée aux choux.

Pour une proportion de deux kilogrammes environ de bœuf, se procurer trois gros oignons, deux kilogrammes de pommes de terre, trois choux, quelques carottes. Eplucher, laver et couper en quartier.

Déosser le bœuf et le diviser en morceaux moyens. Faire revenir cinq minutes (au besoin dans le couvercle de la marmite) environ 60 grammes de lard coupé en petits morceaux, ajouter les oignons, les carottes et le bœuf, laisser risoler en remuant pour que la cuisson se répartisse d'égalé façon.

Pendant ce temps, faire cuire les choux dans la marmite remplie d'eau, laisser bouillir 10 minutes, ajouter alors le lard et la viande risolée, une cuillerée de sel, laisser cuire à ébullition soutenue pendant 50 minutes.

Ajouter les pommes de terre et laisser cuire encore une demi-heure. Verser la soupe dans la gamelle, où l'on aura préalablement mis le pain coupé en tranches minces.

BLOC-NOTES

— Le général Janouchkevitch, chef d'état-major général, le général Danilof, qui lui est adjoint, et les généraux Rousski et Ivanof, commandants de groupes d'armées russes, ont été nommés grands officiers de la Légion d'honneur.

— Le capitaine Falkenhayn, fils du chef d'état-major allemand, a été tué, près de Lille, dans le taube qu'il montait et qui fut abattu par un aéroplane français.

— M. de Caillavet, le célèbre auteur dramatique qui signa avec Robert de Flers tant de pièces à succès, vient de mourir, à l'âge de quarante-cinq ans, après une longue et douloureuse maladie.

— On annonce la mort, à soixante-neuf ans, de M. Fitte, député de Tarbes.

— Le gouvernement prussien a fait annoncer qu'en raison de la guerre, toutes les fêtes du Carnaval sont supprimées.

— Les auteurs de l'attentat de Sarajevo vont être exécutés.

— Les conseils municipaux sont convoqués le 7 février dans tous les départements, sauf ceux des régions envahies, pour l'ouverture de leur première session ordinaire de 1915.

— Une importante maison allemande ayant offert à l'administration d'une mine bulgare de lui acheter 400 tonnes de cuivre destinées aux besoins de l'armée allemande, s'est vu opposer un refus formel.

— Des informations de Vienne signalent une baisse rapide de la température. Les armées ont de nouveau beaucoup à souffrir du froid en Prusse orientale, en Pologne et en Galicie où il y a eu d'abondantes chutes de neige.

— Le record des blessures paraît détenu par le caporal Louis Landon, de la 1^{re} compagnie du 100^e régiment d'infanterie, en traitement à Tours : cent trente-deux blessures.

— Un grand nombre d'Allemands quittent journellement Rome. Plusieurs demandes de naturalisation ont été repoussées.

— Notre artillerie a bombardé la Bassée, où un état-major allemand s'était installé. Celui-ci a jugé prudent de se retirer en toute hâte.

— En Allemagne, tous les jeunes gens de dix-neuf ans seront appelés sous les drapeaux le 20 janvier.

— Un bâtiment de guerre australien a coulé le paquebot allemand *Eleonore-Woermann*.

— Quelques jeunes filles et jeunes femmes de la société berlinoise ont ouvert un atelier de modes de guerre, en vue de créer une mode allemande.

— Deux navires de guerre anglais ont bombardé avec succès le chef-lieu de l'Est-Africain allemand, Dar-es-Salam. Tous les vaisseaux allemands qui se trouvaient dans le port ont été coulés.

— A Cherbourg et à Tours, des concerts donnés au profit des réfugiés et des blessés ont obtenu un énorme succès.

— Un charcutier patriote allemand promet un quintal de caviar gratis à l'équipage du Zeppelin qui fera sauter la banque d'Angleterre, à Londres.

— Un convoi de 260 prisonniers allemands est arrivé à Tunis.

— Dimanche matin, un taube a survolé Vilers-Cotterets et a jeté deux bombes.

La première est tombée contre un wagon-fourgon, sans causer de dégât. La deuxième traversant la toiture d'une maison, est tombée sans éclater sur une table dans la cuisine.

— Le gouvernement prussien a prohibé, pour le 27 janvier, jour anniversaire de Guillaume II, toutes les réjouissances publiques habituelles. La journée sera consacrée à des services religieux.

— D'ici le 15 février seront convoquées en Russie les recrues de la classe 1915, qui comprennent 585.000 hommes.

— L'*Almanach de Gotha* enregistre la mort de sept princes allemands tués à la guerre : Frédéric et Ernest de Saxe-Meiningen, Max de Hesse, Rudolf et Ernest de Lippe, Wolrad de Waldeck-Pyrmont et Henry XV de Reuss.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

8^e Corps d'Armée.

Lieutenant de réserve **DESALLE**, 1^{er} d'artillerie de campagne : ayant voulu s'assurer que ses hommes, soumis à un feu violent d'artillerie, étaient bien abrités, a été atteint par une rafale et blessé très grièvement : éclats d'obus dans l'aine et dans la gorge, jambe brisée, bras criblé, menton fracassé. Malgré ces horribles blessures, et dans l'impossibilité de parler, a eu le courage d'écrire ses instructions relatives au tir.

Capitaine **PEPIN**, 4^e d'artillerie : très belle conduite au feu. A commandé énergiquement sa batterie sous un feu intense. Resté à son poste, malgré une première blessure ; a été ensuite très grièvement blessé aux deux jambes.

Capitaine **MASSON-BACHASSON de MONTALIVET**, 1^{er} d'artillerie : a fait preuve d'une grande activité et d'une remarquable bravoure dans l'installation et le commandement, sous un feu violent et continu, de la fraction d'artillerie sous ses ordres.

9^e Corps d'Armée.

Chef d'escadron **BACOT**, 20^e d'artillerie : dans les combats des 24, 25, 26, 27 et 28 octobre, s'est fait remarquer par la hardiesse de ses reconnaissances, l'habile installation de ses batteries, et par les résultats remarquables de son tir, qui ont permis une progression constante de l'infanterie. Atteint de quatre blessures à son poste de commandement, sur la ligne de l'infanterie.

Capitaine de **PEYRES de MONTCABRIER**, 20^e d'artillerie : dans les combats des 24, 25, 26, 27 et 28 octobre, s'est fait remarquer par sa hardiesse, l'habileté de son tir, les résultats obtenus. Toujours dans les tranchées de première ligne pour mieux observer et être en liaison avec l'infanterie.

Capitaine **HEUSCH**, état-major du 9^e corps d'armée : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de faire preuve du plus grand courage et du plus grand sang-froid en portant les ordres aux points les plus dangereux des lignes de combat et notamment encore le 27 octobre. A fréquemment exposé sa vie, avec un beau mépris du danger, sans chercher aucun détour, pour faire aboutir sans retard les missions dont il était chargé.

Capitaine **CHOME**, 49^e d'artillerie : renversé et blessé grièvement, le 25 octobre, par l'éclatement d'un obus, a continué à régler avec calme plusieurs tirs efficaces. S'était déjà distingué à plusieurs reprises, notamment le 25 août et le 8 septembre, journée pendant laquelle, blessé légèrement au pied, il conserva le commandement de sa batterie jusqu'à ce qu'une blessure sérieuse le mit hors de combat.

Maréchal des logis réserviste **PATUREAU**, 33^e d'artillerie : agent de liaison entre le poste de commandement du colonel et une batterie d'accompagnement, a fait quatre fois, sous une pluie d'obus, un parcours des plus dangereux, sans se laisser intimider par la mort de deux lieutenants du régiment, tués devant lui, dans le même passage.

Capitaine **PASQUIER**, 68^e d'artillerie : est tombé grièvement blessé à la cuisse en entraînant vigoureusement sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes. Obligé d'abandonner la direction du combat de sa compagnie qui, électrisée par son bel exemple, avait bousculé l'ennemi, a eu l'énergie d'écrire au sien une lettre d'une haute portée morale qu'il terminait par ces mots : « Adieu, vive la France ; maintenant, j'ai payé ma dette, j'ai fait mon devoir d'officier, je puis mourir ». Est mort au champ d'honneur.

Maréchal des logis **BONNEFON**, adjoint à un chef de bataillon du 90^e d'infanterie :

agent de liaison depuis le début de la campagne, montrant en toutes circonstances le plus grand entrain et le mépris du danger ; toujours le premier à s'offrir dans toutes les situations les plus périlleuses. A été tué le 26 octobre.

Cycliste **POIRIER**, 90^e d'infanterie : agent de liaison, cycliste plein d'entrain et de courage, blessé le 26 octobre en suppléant un camarade qui venait d'être tué sous ses yeux.

Cycliste **JULIEN**, 90^e d'infanterie : agent de liaison, cycliste ayant toujours accompli sa mission avec courage sous le feu le plus meurtrier, et à quelque heure que ce soit. Tué le 26 octobre en traversant une zone signalée comme mortelle.

10^e Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel **PONCET DES NOUAILLES**, 47^e d'infanterie : a brillamment conduit une contre-attaque au combat du 20 août. Tué à l'ennemi le 9 septembre.

Capitaine **LE MARAIS**, 2^e d'infanterie : le 22 août, s'est emparé de la baïonnette d'un village, grâce à l'énergie et à l'opiniâtreté avec laquelle il a mené l'attaque.

Sous-lieutenant **VIER**, 50^e d'artillerie : blessé, a continué son service jusqu'au moment où, épuisé par la perte de son sang, il a dû être évacué d'urgence.

Médecin-major **DAVID de BREZIGUE**, 47^e d'infanterie : s'est toujours dévoué sans compter, donnant à tous l'exemple de la bravoure personnelle et du dévouement professionnel.

Soldat **VAUTIER**, 2^e d'infanterie : blessé au mollet et invité à se faire panser a répondu : « Oh ! cela ne m'empêche pas de surveiller. »

Adjudant **BROULLARD**, 2^e d'infanterie : tué à la tête de son peloton avec lequel il résistait dans le plus grand ordre et avec la plus grande bravoure à deux compagnies ennemies munies de mitrailleuses et appuyées par l'artillerie.

Soldat **FAIMET**, 4^e d'infanterie : est allé sous le feu de l'artillerie ennemie relever des blessés qu'il a ramenés à l'ambulance dans une voiture trouvée par lui dans une ferme.

Sous-lieutenant **LE ROY**, 41^e d'artillerie : n'a pas fait état d'une récente opération grave pour ne pas être immobilisé ; a fait preuve d'une grande énergie, et, blessé, n'a consenti à être évacué qu'à la fin du combat.

Canonier **LE ROY**, 41^e d'artillerie : n'a cessé de faire preuve de calme et de courage. Blessé grièvement à son poste le 14 octobre.

LE 41^e RÉGIMENT D'INFANTERIE : s'est comporté très brillamment depuis le début de la campagne ; notamment dans un combat où il a perdu les deux tiers de son effectif et la plus grande partie de ses officiers.

Lieutenant-colonel **BONNAIRE**, 71^e d'infanterie : s'est remarquablement comporté dans les journées des 3 et 4 octobre. A été blessé en veillant à l'organisation d'une barricade sous un feu très violent.

Chef de bataillon **VERMOT**, 47^e d'infanterie : a pris le commandement du 47^e d'infanterie sous le feu et a fait preuve immédiatement de remarquables qualités de commandement : s'est particulièrement distingué par son énergie et sa ténacité lors des affaires des 3, 4, 5 et 6 octobre, au cours desquelles il a été blessé.

Médecin-major **BONHOMME**, 41^e d'infanterie : tué en traversant une zone balayée par les obus pour porter ses soins à des blessés qu'on ne pouvait relever en raison de la violence du feu.

Capitaine **LEGUERN**, 241^e d'infanterie : a maintenu sa compagnie sous un feu intense d'infanterie et d'artillerie qui la prenait partiellement d'écharpe, et en dépit du repli de deux compagnies voisines. A eu le 6 octobre, la mâchoire fracassée.

Capitaine **LE CLOIREC**, 25^e d'infanterie : blessé une première fois, le 6 septembre, a repris son commandement le 14 avant la guérison de sa blessure. Blessé une seconde fois le 5 octobre, n'a quitté la ligne de feu qu'après avoir supplié sa compagnie de tenir à son poste.

Capitaine **LE BIGOT**, 10^e d'artillerie : a fait preuve dans tous les combats du plus beau sang-froid et de la plus grande bravoure. A été tué le 5 octobre, en réglant le tir de sa batterie.

Capitaine **THOUMELIN**, 70^e d'infanterie : atteint au ventre le 21 août, par le feu des mitrailleuses ennemies, cria aux hommes qui voulaient le relever : « Laissez-moi. En avant ! Courrez à l'ennemi ! »

Capitaine **JOBIT**, 25^e d'infanterie : a commandé son bataillon avec la plus grande énergie dans de nombreuses affaires où il a toujours fait preuve des plus grandes qualités militaires.

Capitaine **DUBURQUOIS**, 10^e d'artillerie : aux combats des 21, 22 et 23 août, a continué à faire tirer sa batterie sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, jusqu'après le départ des derniers éléments d'infanterie, causant à l'ennemi de lourdes pertes. A été blessé à l'œil gauche avec perte de la vue ; est revenu néanmoins, à peine guéri, prendre le commandement de sa batterie.

Capitaine **LAPLACE**, 25^e d'infanterie : est tombé mortellement blessé en maintenant sur place sa compagnie dans des circonstances difficiles.

Capitaine **MORIN**, 71^e d'infanterie : le 3 octobre, a arrêté la marche des Allemands malgré un violent feu d'artillerie et d'infanterie, et a été grièvement blessé.

Capitaine **PAGEZY**, 10^e d'artillerie : aux combats des 21, 22 et 23 août, a causé à l'ennemi de lourdes pertes, en continuant à faire tirer sa batterie, sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, jusqu'après le départ des derniers éléments d'infanterie.

Lieutenant **DE LA CELLE de CHATEAUBOURG**, 70^e d'infanterie : grièvement blessé le 21 août, en entraînant sa section à l'assaut d'un village.

Lieutenant **BRUYERE**, 70^e d'infanterie : animé d'une audace ardue et d'adageux de tout danger, courait au devant de sa section pour l'entraîner à l'assaut ; parvint ainsi sous une grêle de balles à amener une partie de ses hommes jusqu'aux lignes ennemies où il succomba.

Lieutenant **CHEVRINAIS**, 70^e d'infanterie : le 6 septembre, atteint successivement de plusieurs coups de feu, dont le dernier fut mortel, ne se préoccupa jusqu'au bout que de diriger sa compagnie, de renseigner ses chefs et expira en disant : « Ferez, mes enfants, tirez ! »

Lieutenant **DEVISMES**, 136^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué dans les rues d'un village au cours d'un combat de nuit pendant lequel il a perdu la moitié de son effectif.

Lieutenant **CANIVET**, 25^e d'infanterie : a commandé sa compagnie avec une remarquable activité et un grand coup d'œil. Est tombé grièvement blessé.

Sous-lieutenant **HÉRALT**, 270^e d'infanterie : a conduit sa section au feu dans des conditions particulièrement difficiles et, malgré deux blessures, n'a quitté son poste qu'après avoir assuré la sécurité de ses hommes et passé le commandement à son successeur.

Sous-lieutenant de réserve **GARLIN**, 136^e d'infanterie : le 5 octobre, a pris le commandement de sa compagnie dans un moment critique, l'a maintenue dans un ordre parfait sous le feu des obusiers, et a pris soin de faire porter son capitaine blessé en arrière.

Sous-lieutenant de réserve **CHAUVEL**, 71^e d'infanterie : blessé grièvement au moment où sa section gagnait un autre emplacement, répondit aux hommes qui voulaient l'emporter : « Laissez-moi, vous avez mieux à faire que de vous occuper de moi ».

Médecin auxiliaire **COUTAUD**, 19^e division d'infanterie : le 5 octobre, a, sous une rafale d'artillerie, quitté un abri pour aller soigner un blessé qui venait de tomber ; a été immédiatement atteint assez grièvement de cinq balles.

Médecin auxiliaire **CHOMEL**, 10^e d'artillerie : le 22 août, quoique blessé d'un éclat d'obus, a continué à prodiguer ses soins aux blessés sous un feu d'infanterie ennemie très violent.

Sergent fourrier **GOUPILLÈRE**, 71^e d'infanterie : a été blessé d'un coup de feu tiré à bout portant dans l'attaque d'une usine, où s'étaient glissés par surprise une quarantaine d'Allemands. Avait pris l'initiative de l'opération, entouré d'une poignée d'hommes.

Sergent **DELAUNAY**, 25^e d'infanterie : blessé à la jambe, a refusé de quitter son poste pour aller se faire panser.

Maréchal des logis **MORAZET**, 7^e d'artillerie : le 5 octobre, s'est porté seul en avant de nos lignes pour reprendre, sous le feu de l'artillerie ennemie, dix chevaux et divers objets abandonnés. Avait déjà eu, le 22 août, une brillante conduite.

Caporal **ASPOD**, 41^e d'infanterie : s'est précipité presque seul sur une tranchée occupée par des tireurs ennemis qui empêchaient le débouché de sa section. A été blessé.

Caporal **PHILIPPE**, 270^e d'infanterie : étant chef de patrouille, a fait abriter ses hommes, puis a continué à avancer seul sous le feu de l'ennemi. Grièvement blessé, a eu assez d'énergie pour venir rendre compte de sa mission. Est mort en disant : « Que voulez-vous, mon lieutenant, il fallait que quelqu'un y aille ; je suis content d'avoir fait mon devoir. »

Soldat **LE BIANNIC**, 48^e d'infanterie : s'est porté au secours de son lieutenant blessé le 22 août, au cours d'une charge à la baïonnette, malgré les fraileurs allemands qui le dépassaient de 400 mètres, et, à la nuit, a porté son chef jusqu'aux lignes françaises.

Soldat **DUGUÉ**, 2^e d'infanterie : a accompli un acte de courage méritoire en s'avançant spontanément la nuit vers un village occupé par l'ennemi et en rapportant des renseignements importants.

Soldat **BRINDEJONC**, 241^e d'infanterie : s'est offert spontanément pour aller reconnaître une ligne de tranchée ennemie ; en rapportant des renseignements intéressants. Avait déjà antérieurement ramené sous le feu pendant 300 mètres le corps d'un officier.

Soldat **MERCIER**, brancardier au 25^e rég. d'infanterie : a fait l'admiration de ses chefs et de ses camarades en allant rechercher, sans jamais se lasser, sous le feu, les blessés de sa compagnie.

Canonier **BERTHELOT**, 10^e d'artillerie : le 5 octobre, est allé sous une pluie d'obus relever un trompette tombé avec son cheval et qui ne pouvait se relever. A couru ensuite au secours d'une pièce dont trois chevaux étaient tués ou blessés, a coupé les traits et ramené, avec l'attelage de derrière, la voiture qui, sans son intervention, risquait d'être abandonnée.

Soldats **PICOT** et **CAPLAIN**, 136^e d'infanterie : ayant appris au moment de la réoccupation d'une tranchée précédemment abandonnée que la chef d'une section de mitrailleuses avait été laissé blessé, sont allés le chercher, puis ont repris une mitrailleuse et une caisse de cartouches sur les indications de cet officier.

Soldat **GUEREAULT**, 136^e d'infanterie : s'est offert spontanément pour aller rechercher à courte distance de l'ennemi le chef d'une section de mitrailleuses blessé.

Soldat **LE GLUDIC**, 41^e d'infanterie : le 3 octobre, a fortement contribué à rassembler pour les ramener au feu 130 isolés, qui sous le commandement d'un capitaine ont chargé l'ennemi à la baïonnette.

Soldat **LECOULT LLET**, 136^e d'infanterie : a porté pendant 1,500 mètres sous les balles son capitaine blessé jusqu'au moment où il a pu le faire placer sur une voiture.

Soldat **BLOUET**, 136^e d'infanterie : ayant appris qu'un officier blessé était resté dans une tranchée, a demandé l'autorisation d'aller le chercher, ce qu'il a fait sous le feu des obusiers.

12^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon **MARITZ**, 307^e d'infanterie : blessé le 14 septembre, est revenu sans être complètement guéri pour reprendre le commandement de son régiment et à peine arrivé, obtenait de celui-ci le 6 octobre, par son énergique attitude, de conserver la position importante d'un village jusqu'à la nuit.

14^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon **COLLET**, 30^e d'infanterie : pendant sept jours et sept nuits déployé une énergie inlassable dans l'attaque d'un bois. A montré, au cours de cette opération, les plus brillantes qualités militaires. A fait progresser notre ligne d'attaque de plus d'un kilomètre jusqu'au réseau de fils de fer des tranchées allemandes. Le 24 octobre, a détruit personnellement un avion allemand. S'était déjà signalé antérieurement.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de commandeur :

Colonel d'infanterie **QUAIS**, commandant par intérim la 114^e brigade : a commandé brillamment sa brigade depuis le début des hostilités.

Au grade d'officier :

Lieutenant-colonel **SARTON DU JONCHAY**, commandant les spahis auxiliaires algériens : a fait preuve des plus belles qualités d'énergie et de bravoure dans son commandement. A, soit par ses reconnaissances, soit au combat, infligé de fortes pertes à l'ennemi.

Chef de bataillon **MANET**, 130^e d'infanterie : a entraîné son bataillon hors des tranchées avec un sang-froid, une intrépidité et un mépris de la mort remarquables. A pu le faire marcher rapidement et sans arrêt, sous un feu d'artillerie extrêmement violent. Est tombé grièvement blessé de six balles.

Capitaine **ROTHENFLUE**, 8^e tirailleurs indigènes : chargé avec son bataillon, qu'il commande par intérim, de l'occupation d'un poste avancé très exposé, a fait preuve des plus belles qualités de sang-froid et d'énergie et d'aptitude au commandement.

Au grade de chevalier :

Capitaine **BOUSQUET-FONDECAGE**, 17^e d'infanterie : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de donner l'exemple par son attitude et son entrain. S'est signalé déjà le 19 septembre, et s'est brillamment comporté dans l'attaque des tranchées ennemies, où il a été blessé en entraînant sa compagnie.

Capitaine de réserve **TESTE**, 210^e d'infanterie : pendant sept jours au feu en première ligne, n'a cessé de faire tous ses efforts pour pousser de l'avant. Blessé le 22 octobre en maintenant sa compagnie soumise à un feu violent et meurtrier. A conservé le commandement de sa compagnie jusqu'à la nuit.

Capitaine **DE VIGAN**, commandant le 10^e escadron de spahis auxiliaires algériens : en congé au début de la guerre, pour une blessure reçue au Maroc occidental, qui l'avait laissé boiteux, a repris du service et demandé à marcher avec les goums. Commande brillamment son unité ; s'est distingué notamment les 23 et 24 septembre dans des reconnaissances en automobile, au cours desquelles il a fait subir de fortes pertes à l'ennemi.

Lieutenant **RACHY**, 20^e d'artillerie : commande sa batterie avec un coup-d'œil et un courage merveilleux, étant toujours avec elle sur la ligne de feu, annihilant tranchées et maisons occupées par l'ennemi, inspirant confiance à notre infanterie, qui l'acclame chaque jour sur son passage.

Capitaine **PASTY**, 74^e territorial d'infanterie : commande d'une façon digne d'éloges son bataillon depuis le 2 octobre, jour où son chef de bataillon a été évacué. Blessé le 25 octobre, n'a pas voulu être évacué et, après un repos de quelques jours, a demandé à reprendre son commandement.

Capitaine **DIDISHEIM**, 101^e d'infanterie : le 14 septembre, étant en reconnaissance pour observer les dispositions prises par une attaque ennemie, a été grièvement blessé par un éclat d'obus de gros calibre qui a tué, à côté de lui, son colonel et deux autres officiers.

Capitaine **GUDIN DU PAVILLON**, 74^e d'infanterie, observateur en aéroplane : blessé le 24 août, a conservé son commandement. Blessé une deuxième fois quelques jours après, a dû subir une opération qui l'a laissé boiteux. A fait preuve de la plus grande énergie et du plus beau dévouement en demandant à servir comme officier observateur et a fait, en cette qualité, de nombreuses et utiles reconnaissances aériennes.

Sous-lieutenant **GERIN**, 46^e d'artillerie : au moment de l'attaque d'une tranchée d'infanterie, a fait sortir une pièce de son abri pour pouvoir tirer sur l'infanterie ennemie qui s'avancait d'une direction qu'il ne pouvait pas battre, et a servi seul sa pièce sous un feu violent, infligeant de fortes pertes à l'ennemi.

Capitaine **PIGOUCHE**, 3^e génie : dans la nuit du 9 au 10 novembre, chargé de l'établissement, sous le feu d'un va-et-vient sur une rivière, s'est maintenu toute la journée avec un petit détachement de sapeurs, tapi dans des trous d'obus sur la rive ennemie, et est parvenu par un tir ajusté, à empêcher les Allemands de détruire ce moyen de passage. Dans la nuit du 11 au 12 novembre, a amené personnellement une portière pour franchir la rivière à moins de 200 mètres de l'ennemi.

Capitaine **DEFFAUX**, 5^e d'infanterie : blessé a refusé de se laisser évacuer. A secondé son colonel de la façon la plus active en transmettant ses ordres sur la ligne de feu, sans souci du danger et en communiquant à tous son calme et sa froide énergie.

Capitaine **MOLLINIER**, 5^e d'infanterie : commandant son bataillon, a, pendant trois jours, du 31 octobre au 2 novembre, résisté sur sa position à un violent bombardement, et repoussé cinq attaques de l'ennemi, soutenant ses gradés et ses hommes par son courage et son énergie.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Adjudant **DE SUTTER**, 18^e bataillon de chasseurs.

Adjudant-chef **POMBA**, 352^e d'infanterie de réserve : s'est fait remarquer par son énergie et son courage, et a été blessé le 2 septembre.

Adjudant **CHARRAS**, 157^e d'infanterie.

Soldat **LA FRANCE**, éclaireur monté au 362^e d'infanterie de réserve : n'ayant plus rien à faire comme éclaireur, a couru sur la ligne, armé de sa carabine. A fait le coup de feu jusqu'au dernier moment, se joignant aux mitrailleurs, et a été blessé d'une balle au bras.

Adjudant **ANTONELLI**, 161^e d'infanterie.

Chasseur **HENNION**, 18^e bataillon de chasseurs : blessé à deux endroits, a fait preuve de la plus grande énergie pour rejoindre ses camarades sur la ligne de repli.

Adjudant **TEIBAUDIN**, 90^e d'infanterie.

Chasseur **BEAUVAIS**, 18^e bataillon de chasseurs : blessé à deux endroits, a fait preuve de la plus grande énergie pour rejoindre ses camarades sur la position de repli.

Adjudant **FARDET**, 143^e territorial d'infanterie.

Chasseur **MASSET**, 148^e bataillon de chasseurs : atteint à la tête par un projectile, n'a pas abandonné sa section malgré la gravité de sa blessure et les difficultés rencontrées sur le terrain à parcourir pendant la marche au retrait.

Sergent **MALSANG**, 1^{er} étranger.

Adjudant-chef **CHAPOT**, 51^e d'infanterie : a montré les plus brillantes qualités de courage et d'énergie. A été blessé à la tête de sa section.

Soldat **BOUCHELAGHEM**, 9^e tirailleurs.

Adjudant **KALARY**, 51^e d'infanterie : a montré les plus brillantes qualités de courage et d'énergie. A été blessé à la tête de sa section.

Adjudant **DEGRESE**, maître d'armes au 9^e bataillon de chasseurs.

Sergent JOURET, 51^e d'infanterie : blessé au cours d'un combat où il a tué de sa main plusieurs fantassins ennemis.

Sergent ONIGKEIT, 158^e d'infanterie.

Sergent NOUVEAU, 51^e d'infanterie : belle conduite. Blessé, est revenu au feu après pansement.

Adjudant MOHAMED, 159^e d'infanterie.

Eclaireur WOFF, 51^e d'infanterie : s'est volontairement et sans ordre porté près d'un camarade tué pour prendre, sous une grêle de balles, le pli dont celui-ci était porteur et a eu le bras traversé par une balle.

Adjudant BESANÇON, 5^e d'infanterie.

Adjudant-chef DROUET, 91^e d'infanterie : a conduit très vigoureusement sa section à l'attaque et a été blessé au cours du combat.

Adjudant DUSSON, camp retranché de Paris.

Sergent HUTIN, 91^e d'infanterie : blessé, a montré beaucoup d'énergie dans les déplacements successifs exécutés par sa section de mitrailleuses sous un feu des plus violents.

Caporal WIGAND, 1^{er} étranger.

Soldat JOURDAN, 91^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son courage et son sang-froid dans tous les combats. A été blessé et n'a cessé de donner le plus bel exemple d'endurance et d'entrain.

Soldat ZORELLI AMAR BENKACI, 5^e tirailleurs indigènes.

Adjudant VARLIER, 18^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'une très brillante conduite et d'un grand courage. A été blessé.

Adjudant BONIN, 173^e d'infanterie.

Sergent LEBON, 120^e d'infanterie : blessé deux fois depuis l'ouverture de la campagne. Attitude remarquable au feu.

Sergent-major FIEVET, 125^e d'infanterie.

Soldat MOUTEL, 120^e d'infanterie : belle conduite au feu. A été blessé près de son capitaine tué.

Adjudant LABROCHE, 159^e d'infanterie.

Sergent MULLER, 120^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué par sa brillante conduite au feu, où il a été blessé.

Adjudant-chef GONNET, 97^e d'infanterie.

Sergent BELLETTRE, 120^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué par sa brillante conduite au feu, où il a été blessé.

Sergent BUFFET, 123^e territorial d'infanterie.

Sergent HUBERT, 120^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué par sa brillante conduite au feu, où il a été blessé.

Adjudant DUSSERT, 14^e bataillon de chasseurs.

Sergent FROMENT, 120^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué par sa brillante conduite au feu, où il a été blessé.

Soldat MOHAMED BEN FREDJ, 4^e tirailleurs.

Sergent FLOURY, 120^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué par sa brillante conduite au feu, où il a été blessé.

Adjudant ROUSSEL, 112^e d'infanterie.

Adjudant-chef DEVIN, 147^e d'infanterie : a commandé avec la plus grande énergie une section envoyée en reconnaissance, et en a conservé le commandement jusqu'à la nuit, malgré une blessure reçue au début.

Adjudant BEIGNER, 105^e d'infanterie.

Sergent WATTIAUX, 147^e d'infanterie : blessé, a continué à commander sa demi-section, jusqu'à ce qu'il ait été blessé une seconde fois.

Adjudant-chef TOUBIN, 171^e d'infanterie.

Sergent MIET, 147^e d'infanterie : blessé, a continué à charger vigoureusement à la baïonnette.

Adjudant GIRARD, 114^e d'infanterie.

Soldat RECOURAT, 147^e d'infanterie : blessé en se portant sous un feu violent au secours de son lieutenant blessé.

Sergent FRANCAIS, infanterie, Besançon.

Caporal DELPIERRE, 9^e bataillon de chasseurs : blessé au combat du 15 septembre, a continué, malgré sa blessure, à remplir la mission périlleuse d'observateur qui lui avait été confiée.

Soldat MILLOT, 2^e étranger.

Caporal CAILLIBOTER, 9^e bataillon de chasseurs : blessé au combat du 15 septembre, a continué malgré sa blessure la mission périlleuse d'observateur, qui lui avait été confiée.

Sergent HADDAB ABDEL KADER BEN AMMAR, troupes auxiliaires, Maroc.

Chasseur TURLET, 9^e bataillon de chasseurs : blessé au combat du 15 septembre, a continué, malgré sa blessure, à remplir la mission périlleuse d'observateur, qui lui avait été confiée.

Adjudant RAVOT, 60^e d'infanterie.

Adjudant GESSE, 83^e d'infanterie : brillante conduite au combat du 27 août, où il a été blessé à la tête de sa section.

Adjudant LEROUGE, 1^{er} zouaves.

Sergent-major DASPET, 83^e d'infanterie : s'est distingué par son courage et son énergie. A été blessé grièvement le 22 août.

Adjudant BACQUIE, 7^e d'infanterie.

Sergent-major DELBOY, 83^e d'infanterie : a montré les plus belles qualités de courage et d'entrain. A été blessé d'un coup de feu à la mâchoire le 27 août.

Adjudant BERNARD, 2^e zouaves.

Sergent-major FEUILLERAC, 83^e d'infanterie : blessé le 22 août, a montré beaucoup de cranerie à la tête de sa section.

Adjudant JACOTTE, 226^e d'infanterie de réserve.

Caporal fourrier CATHARY, 83^e d'infanterie : le 8 septembre, s'est employé seul à transporter une dizaine de blessés et a été blessé par des éclats d'obus à la tête, à la gorge et sur d'autres parties du corps.

Sergent LECOINTE, 1^{er} étranger.

Sergent GOUILLEE, 14^e d'infanterie : s'est signalé par sa bravoure au combat du 15 septembre où il a reçu deux blessures. Est entré le premier dans un village à la tête d'une patrouille qui a eu trois hommes blessés sur quatre.

Soldat KHORICHE TAYEB, 9^e tirailleurs.

Sergent RIGOLET, 7^e d'infanterie : s'est distingué au combat du 27 août, en assurant le service de sa section de mitrailleuses sous un feu violent et le 6 septembre où il fut fortement contusionné à la poitrine. N'a quitté sa section que le lendemain, après avoir reçu une nouvelle blessure.

Sergent LARDEYRET, 111^e d'infanterie ; adjutant PETITJEAN, 152^e d'infanterie ; adjutant-chef GARCIN, 159^e d'infanterie ; sergent BRAILLARD, 102^e d'infanterie ; sergent GAUCHE, 143^e territorial d'infanterie ; adjutant OURYUX, 2^e zouaves ; soldat TOUFOUTI AHMED BENNAHAMMED, 3^e tirailleurs ; adjutant SPERI, 100^e d'infanterie ; adjutant JUE, 97^e d'infanterie ; adjutant MENIERE, 152^e d'infanterie.

Sergent GROUSSAUD, 138^e d'infanterie : le 21 août, s'est porté en avant sous un feu foudroyant de mitrailleuses et a rapporté son capitaine mortellement atteint. Blessé lui-même le 9 septembre, a continué à commander sa demi-section et n'a été évacué qu'après le combat.

Adjudant BOURGEOIS, 152^e d'infanterie.

Sergent HANNECART, 43^e d'infanterie : quoique blessé au combat du 23 août, a continué son service pendant trois jours jusqu'à épuisement de ses forces.

Adjudant SURLACARRERE, infanterie, Tarbes.

Sergent-major GUERMONPREZ, 110^e d'infanterie : blessé de deux coups de feu, le 30 août, a montré le plus grand sang-froid en remettant sur le terrain à un soldat de sa compagnie sa sacoche contenant les fonds et la comptabilité.

Sergent MICHLER, 2^e zouaves.

Adjudant FENSCH, 4^e tirailleurs : blessé à l'épaule le 14 septembre au moment où il conduisait sa section à l'assaut, en a conservé le commandement jusqu'à l'achèvement du mouvement commencé.

Soldat TARCHOUM BEN SALAH, 4^e tirailleurs.

Adjudant COUSIN, 1^{er} zouaves : blessé sérieusement à la tête, est resté avec sa demi-section. L'action terminée, a refusé d'aller à l'ambulance parce que le régiment était encore maintenu en avant. Est ensuite parti à la tête de deux sections en première ligne, où il est resté sept jours et huit nuits sans recevoir aucun soin. A témoigné dans son commandement d'une bravoure, d'un courage et d'un entrain communicatif remarquables.

Adjudant BACHET, 158^e d'infanterie.

Soldat MOULIN, 1^{er} zouaves : faisant partie d'une patrouille de quatre hommes, dont un venait d'être tué, a suivi son chef, quoique blessé, et a continué sa mission après avoir été blessé une seconde fois.

Adjudant SARROLA, 17^e d'infanterie.

Adjudant CLEMENT, 251^e d'infanterie : a montré, le 14 septembre, un grand sang-froid. A été blessé pendant qu'il ramenait des

hommes en retraite d'une autre compagnie et les incorporait dans sa section.

Adjudant-chef PELTIER, 159^e d'infanterie.

Sergent MATHIEU, 162^e d'infanterie : le 6 septembre, a été blessé à l'épaule, s'est fait panser à l'ambulance, puis a repris sa place sur la ligne de feu, où il a été de nouveau blessé grièvement.

Adjudant MARCHI, 159^e d'infanterie.

Sergent RODEMBOURG, 1^{er} zouaves : le 22 août, au matin, conduisant une patrouille de 4 hommes, n'a pas hésité à attaquer une reconnaissance de 30 hommes, qu'il a mise en fuite. A reçu deux blessures en chargeant à la baïonnette, à la tête de sa demi-section le soir de ce même jour.

Adjudant MADET, place de Paris.

Sergent DOIZE, 348^e d'infanterie : dans la journée du 24 septembre, alors qu'il venait d'être gravement blessé, s'est uniquement préoccupé de faire rechercher un homme de sa demi-section qu'il jugeait enseveli non loin de lui et qui, effectivement, fut retrouvé quelques instants après, mort. S'était déjà signalé en recherchant toutes les missions périlleuses et en montrant devant ses hommes, dans des circonstances particulièrement difficiles, un mépris absolu du danger.

Sergent GAA, 1^{er} étranger.

Sergent-major SOUILLAR, 4^e tirailleurs : le 28 août, maintenait avec beaucoup d'énergie sa section sous le feu, lorsqu'il fut blessé par l'éclatement d'un obus. A conservé son commandement malgré sa blessure, et n'a rejoint l'ambulance que lorsque le repli de sa section a été assuré.

Soldat CHEIKH BEN MOULAY LARBY, 1^{er} tirailleurs.

Soldat REYMAND, 39^e d'infanterie : étant en observation dans une tranchée, le 23 août, a montré un sang-froid remarquable et, quoique blessé, est resté à son poste. Ne s'est fait évacuer que deux jours après sur l'ordre de son commandant de compagnie.

Sergent SCHUHMACKER, 52^e d'infanterie.

Soldat MACHU, 127^e d'infanterie : engagé volontaire pour la durée de la guerre, a fait preuve depuis le début de la campagne d'un courage et d'une endurance à toute épreuve. S'est particulièrement signalé dans les journées des 13, 14 et 15 octobre, en risquant vingt fois sa vie pour transmettre des renseignements.

Adjudant BONNETEAU, 63^e d'infanterie.

Caporal PERRIGNEY, 42^e d'infanterie : le 19 août, a fait preuve sous le feu d'une bravoure remarquable en escaladant une barrière derrière laquelle se dissimulaient, pour tirer, une dizaine d'Allemands ; en a tué ou blessé plusieurs, et n'a cessé le feu qu'après avoir été blessé lui-même.

Adjudant BRUNON, 157^e d'infanterie.

Adjudant de réserve LABLANCHERIE, 264^e d'infanterie : a fait preuve des plus belles qualités de courage et d'énergie. A été blessé trois fois.

Adjudant MINICONI, 158^e d'infanterie.

Adjudant GINTRAND, 2^e tirailleurs : a, pendant quatre jours, en l'absence d'officiers, exercé brillamment le commandement de sa compagnie. A, le 25 septembre, entraîné celle-ci à la baïonnette, enlevant une tranchée occupée par des Allemands, déterminant ainsi la retraite d'un ennemi nombreux qui, depuis six heures, assaillait le bataillon avec une grande violence.

Adjudant CORNE, infanterie, Besançon.

Chasseur LALANE, 29^e chasseurs : dans une attaque violente contre l'état-major du corps de cavalerie, a tenu tête courageusement, avec trois camarades, pour sauver un général blessé à mort.

Soldat LEPRINCE, 2^e étranger.

Sergent-major CHACUN, 318^e d'infanterie : a fait preuve de la plus grande bravoure et du plus grand sang-froid dans toutes les circonstances où il a été engagé. Blessé sérieusement.

Soldat MEBARCK MOHAMMED, 2^e tirailleurs.

Adjudant LEON, 219^e d'infanterie : s'est fait remarquer tout particulièrement par son ardeur et son initiative ; s'est proposé constamment pour les reconnaissances difficiles. A été grièvement blessé.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.